

TALLEYRAND ET L'ANGLETERRE : L'ENNEMIE SI ADMIRÉE



Talleyrand et Lord Palmerston, « The Lame Leading the Blind » (Le boiteux mène l'aveugle), caricature par John Doyle, imprimé par Alfred Ducôte, publié par Thomas McLean, lithographie du 30 janvier 1832. National Portrait Gallery, Londres. <http://www.npg.org.uk/collections/search/portrait/mw208764/The-Lame-Leading-the-Blind>

En couleur dans le catalogue « Talleyrand ou le miroir trompeur », publié lors de l'exposition du musée d'Autun, 2005/2006

Introduction

Était-ce « l'aveugle » (l'Anglais sous la forme de Lord Palmerston, ministre des affaires étrangères britanniques, dans la caricature ci-jointe) qui menait « le boiteux » (Talleyrand) ou était-ce en effet le boiteux qui

menait l'aveugle ? Comme toujours quand il s'agit de notre Talleyrand, nous ne le savons pas ; la caricature insinue que c'était lui le dominant, lui qui a toujours « zlatané » les relations entre les deux pays.¹ Nous savons qu'il a toujours admiré le système politique anglais ; il était anglophile bien que le mot n'existait pas encore. Talleyrand rend compte dans ses *Mémoires* (Tome I, pages 123-124)² de sa visite nocturne avec son ami le comte de Noailles³ au frère du roi, le comte d'Artois, le futur Charles X, pendant les jours suivant la chute de la Bastille. Ils proposèrent que le roi dissolve l'Assemblée Nationale, la remplaçant par un parlement bicaméral à l'anglaise, avec une assemblée élue et un sénat des nobles (et peut-être aussi des ecclésiastiques ; Talleyrand semblait avoir oublié son propre état dans sa proposition...). Le roi, réveillé et

1 Le verbe « zataner », d'après le footballeur suédois du club Paris St Germain Zlatan Ibrahimovic, est maintenant accepté dans les dictionnaires, synonyme avec « dominer. »

2 Charles-Maurice de Talleyrand, *Mémoires*, Tome I-V (Paris: Éditions Jean de Bonnot, 1891, 1967).

3 Louis de Noailles (1756–1804), vicomte de Noailles, héros de la guerre d'indépendance américaine et depuis 1794 exilé aux États-Unis comme Talleyrand. Son fils Alexis de Noailles (1783–1835) servira Talleyrand pendant le congrès de Vienne.

consulté, refuse et le comte d'Artois s'exile. Après la chute de Napoléon, Talleyrand prit sa revanche avec la nouvelle Constitution du 6 avril 1814 qui fut sa propre création.

Nous savons également que ce fut lui qui, en 1834 (peut-être doit-on dire déjà en 1815), a mis fin au conflit entre la France et l'Angleterre qui avait des racines au Moyen Âge dans le mariage en 1152 entre la duchesse Aliénor d'Aquitaine et le futur roi Henri II d'Angleterre, et qu'il a créé une alliance entre les deux pays qui existe encore (malgré quelques disputes amicales de temps en temps...).

Hésitant peut-être au début, il a plus tard osé défendre le système britannique avec toute sa force et sa conviction. À son amie, la comtesse de Rémusat, qui en 1811 se disait préférer une victoire française sur les Anglais, il a dit : « Tremblez ! Insensés que vous êtes, des succès de l'empereur sur les Anglais ! Car si la Constitution anglaise est détruite, mettez-vous bien dans la tête que la civilisation du monde en sera ébranlée jusque dans



ses fondements. »⁴ C'était à cette même amie qu'il a plus tôt dit, hautainement mais dans son ton charmant, « que vous êtes jeune et que vous êtes femme. »⁵

Comment s'exiler avec élégance

Après l'assaut des Tuileries en août 1792, les révolutionnaires ont trouvé dans l'armoire de fer privée du roi Louis XVI un écrit au roi qui indique que l'expéditeur, l'intendant Arnaud de Laporte, a reçu une lettre de Talleyrand où celui-ci désire « servir Votre Majesté. Il m'a fait dire que Votre Majesté pouvait faire l'essai de son zèle et de son crédit... »⁶ Malgré les protestations de Talleyrand de son innocence de son exil à Londres, il est accusé le 5 décembre de trahison et

4 Paul de Rémusat, *Mémoires de Madame de Rémusat, 1802 – 1808, tome III* (Elibron Classics, 2001, à l'origine 1880) p. 107; Emmanuel de Waresquiel, *Talleyrand ou le prince immobile* (Paris: Librairie Arthème Fayard, 2003), p. 364. Claire Élisabeth Jeanne Gravier de Vergennes (1780–1821) était la femme du comte Auguste Laurent de Rémusat (1762–1823), ami intime de Talleyrand. Elle était dame d'honneur à la cour de Napoléon, lui était chambellan. Elle est connue pour ses Mémoires, ainsi que pour la peinture où elle joue aux échecs avec Napoléon – nue !

5 Waresquiel, op.cit., p. 289.

placé sur la liste des émigrés avec dix-sept autres membres de sa famille. La police reçut l'ordre d'arrêter une personne avec le signalement suivant : « Taille 5 pieds 3 pouces [173 cm], figure longue, yeux bleus, nez ordinaire un peu retroussé. Talleyrand-Périgord boîte d'un pied, le droit ou le gauche [sic !] »⁶

Condamné à mort, Talleyrand pouvait se féliciter de se trouver à Londres. Comme toujours, il a planifié son départ et son exil soigneusement. En tant qu'exilé, il lui serait difficile de retourner en France. Il fallait donc avoir une excuse, une mission officielle. Il avait déjà rempli une mission en Angleterre entre janvier et mars 1792, officiellement pour convaincre l'Angleterre de rester neutre dans la guerre anticipée entre la France et l'Autriche. Cette partie de la mission fut un échec, mais Talleyrand avait une autre mission plus secrète, donnée par le ministre de guerre, son vieil ami Narbonne.⁷ Il voulait créer une alliance commerciale avec l'Angleterre, un objectif très cher à Talleyrand

6 André Castelot, *Talleyrand ou le cynisme* (Paris: France Loisirs, 1980) p. 94.

7 Comte Louis-Marie de Narbonne-Lara (1755–1814) fut peut-être fils du roi Louis XV. Exilé en Angleterre en 1792 comme Talleyrand, il est revenu en devenant aide-de-camp de Napoléon. Talleyrand l'a protégé en l'automne 1792 en l'emmenant dans sa carrosse chaque nuit à des cachettes diverses.



pendant toute sa vie. En tant qu'indemnité d'un prêt considérable, la France était prête à rendre aux Anglais l'île de Tobago, attribuée à la France par la paix d'Utrecht en 1713. Talleyrand personnellement reçut une « commission » de 40 000 livres de l'affaire, probablement le premier pot-de-vin dans sa vie, mais décidément pas le dernier.



Les événements d'août 1792 l'avaient convaincu qu'il fallait quitter la France le plus vite possible. Après quelques semaines troublées d'attente, il eut finalement le 7 septembre de son ami Danton, ministre de l'Intérieur, son passeport tant désiré avec les

mots « Laissez passer Maurice Talleyrand allant à Londres par nos ordres ». Cette petite phrase a rendu possible la décision de la Convention le 4 septembre 1795 de rayer Talleyrand de la liste des émigrés, permettant son retour de l'exil ; la suite de l'histoire est bien connue !

Dans ses Mémoires (Tome I, p. 224) il dit avoir reçu pour mission de discuter en Angleterre d'une possible harmonisation des mesures de longueur et poids. Mais comme ce fut si fréquemment le cas, Talleyrand ne dit pas toute la vérité. Au fond, sa mission, le vrai prix du passeport de Danton, fut de convaincre le gouvernement britannique que l'assaut des Tuileries et l'emprisonnement de la famille royale étaient nécessaires et démocratiques. Voici quelques mots de sa main qu'il aurait bien voulu oublier plus tard :

“Depuis longtemps la confiance publique s'éloignait de Louis XVI. Le peuple français a vu d'abord avec douleur mais enfin avec indignation que la Constitution nouvelle dans laquelle le Roi occupait une si belle place était insensiblement minée par lui ; qu'un or corrupteur était versé par lui avec la plus scandaleuse profusion pour essayer d'éteindre ou affaiblir le patriotisme ardent dont il était importuné ; enfin que la guerre déclarée à l'Empereur pour le maintien de notre Révolution n'était point et ne pouvait guère être

soutenue de bonne foi par celui qui se croyait dépouillé par elle...⁸

Talleyrand dut payer le prix fort pour sa liberté ; la connaissance de sa mission comme de ses mots ci-dessus menèrent à son expulsion de l'Angleterre en mars 1794 et à deux ans en exil aux États-Unis. Mais retournons à ses années en Angleterre.

Exil en Angleterre 1792-1794

Pendant son exil en Angleterre, Talleyrand a retrouvé un grand nombre de ses vieux amis français ainsi que quelques-unes de ses vieilles maîtresses. Comme les loyers étaient très élevés au centre de la ville, la majorité des émigrés ont élu de s'établir ensemble chez M^{me} Phillips à Juniper Hall dans le Surrey au sud de Londres (voir photo). Là, Talleyrand eut l'occasion d'utiliser sa rare faculté d'établir et de maintenir des relations intimes et durables avec des gens ayant des opinions politiques bien différentes, faisant ainsi de bons amis des gens qui doivent plutôt être ennemis les uns les autres.

Parmi les royalistes se trouvait le marquis de Lally-Tollendal (1751–1830), comme Talleyrand membre de l'Assemblée Nationale Constituante en 1789, qui avait fait une der-

⁸ Georges Bordonove, Talleyrand, prince des diplomates (Paris: Éditions Pygmalion, 1999, 2007) p. 71.

nière tentative de sauver la famille royale pendant l'été de 1792. La vicomtesse de Laval⁹ et son fils furent aussi des royalistes ardents, ainsi que le duc de Liancourt, qui avait osé dire à Louis XVI que le 14 juillet était une révolution et non pas une révolte.¹⁰ A l'autre extrême, on trouvait Félicité de Genlis (1746–1830), marquise de Sillery, maîtresse de longue durée du duc d'Orléans, « Philippe Égalité », qui avait voté la mort de son cousin le roi, ainsi que Pamela, la fille qu'elle avait eu avec le duc. Elle avait aussi été la gouvernante du fils du duc, le futur roi Louis Philippe, dans lequel elle avait inspiré des idées démocratiques ; elle servira plus tard comme inter-



⁹ Catherine-Jeanne Tavernier de Boullongne (1749–1838), mariée au comte Mathieu de Montmorency-Laval (1748–1809), était une des plus proches et vieilles amies de Talleyrand. Elle mourra sept semaines après lui, écrasée par sa mort.

¹⁰ François XII de la Rochefoucauld (1747–1827), duc de Liancourt, fut plus tard le créateur de la première caisse d'épargne française en 1818.

médiaire entre Talleyrand et le futur roi.

La première à convaincre fut la sœur de la propriétaire, M^{lle} Fanny Burney, femme écrivain bien connue en ce temps-là. Sa co-locataire Germaine de Staël¹¹ lui avait



demandée comment elle trouvait M. de Talleyrand. Elle a fait part de sa désapprobation mais madame de Staël a assuré qu'il était « le meilleur des hommes » (en tant qu'ex-maîtresse, elle aurait dû le savoir...). Quelques jours plus tard, M^{lle} Burney a écrit dans une lettre : « Je le considère maintenant comme un des membres les plus éminents. Sa conversation est d'une force étonnante, tant par l'étendue

11 Germaine de Staël (1766–1817) était fille du ministre des finances Jacques Necker, mariée à l'ambassadeur de la Suède, baron Erik Staël von Holstein. Femme écrivain reconnue, elle a été la maîtresse de Talleyrand avant la révolution ; elle a eu deux enfants avec son meilleur ami, Narbonne. Talleyrand, méchant, a dit qu'elle était « bâtie comme un gendarme. »

de ce qu'il raconte que par sa façon de plaisanter et de se moquer des autres. »¹² Beaucoup plus tard elle dira que « M. de Talleyrand m'a oubliée mais on n'oublie pas M. de Talleyrand. »¹³ Comme a dit M^{me} de Staël, « si la conversation de Talleyrand était à vendre, on s'y ruinerait. »¹⁴

Talleyrand ne cessait de s'intéresser aux événements en France pendant son exil. Pendant les premiers mois en Angleterre, il a écrit un document bien remarquable sur la politique étrangère de la France, adressé à la Convention et envoyé à son vieil ami Danton ainsi qu'à Lebrun, ministre des affaires étrangères, « Mémoires à la Convention sur les rapports actuels de la France avec les autres États de l'Europe » (du 25 novembre 1792). Dans ce credo, on trouvera une « déclaration de marchandise » qui lui servira plus tard comme ministre des relations extérieures et ambassadeur pendant le reste de sa vie. Pour des raisons insondables, ce document important n'est pas mentionné dans

12 Waresquiel, op.cit, p. 171; Robin Harris, Talleyrand, betrayer and saviour of France (London: John Murray, 2007) p. 75; Duff Cooper, Talleyrand (London: Jonathan Cape, 1932, 1997, 2010), p. 63.

13 Waresquiel, op.cit., p. 172.

14 Waresquiel, op.cit., p. 126; David Lawday, Napoleon's master, a life of prince Talleyrand (New York: St. Martin's Press, 2006) p. 44; Michel de Decker, Talleyrand, les beautés du diable (Paris: Belfond, 2003) p. 17.

ses Mémoires.

«On sait bien maintenant à quoi se réduisent toutes les grandes idées de rang, de primatie, de prépondérance. On sait ce qu'il faut penser de tout cet échafaudage politique sous lequel la turbulence et la nullité des cabinets en Europe se sont débattues si longtemps, et avec tant d'appareil, aux dépens des intérêts des peuples. On a appris enfin que la véritable primatie, la seule utile et raisonnable, la seule qui convienne à des hommes libres et éclairés, est d'être maître chez soi, et de n'avoir jamais la ridicule prétention de l'être chez les autres. On a appris, et un peu tard sans doute, que pour les États comme pour les individus, la richesse réelle consiste non à acquérir ou à envahir les domaines d'autrui, mais à bien faire valoir les siens ; on a appris que tous ces agrandissements de territoire, toutes ces usurpation de la force et de l'adresse auxquelles de longs et illustres préjugés avaient attaché l'idée de rang, de primatie, de consistance politique, de supériorité dans l'ordre des puissances, ne sont que les jeux cruels de la déraison politique, que des faux calculs de pouvoir, dont l'effet réel est d'augmenter les frais et l'embarras de l'administration, et de diminuer le bonheur et la sécurité des gouvernés pour l'intérêt passager ou la vanité de ceux qui gouvernent.

«De toutes les parties de l'an-

rien système, celle qui est en plus de contradiction avec nos lois, nos opinions et nos mœurs nouvelles, celle par conséquent dont les traces doivent s'effacer chaque jour davantage, c'est la matière des alliances. Un traité d'alliance est la promesse d'un secours mutuel dans le cas où une des puissances contractantes éprouverait une agression ou voudrait faire éprouver une. De cette définition il résulte qu'il ne doit y avoir rien de commun entre des alliances formées par des gouvernements arbitraires et des alliances contractées par des États libres.

«Au milieu de toutes les tyrannies d'Europe coalisées contre la France, l'alliance de l'Angleterre lui est nécessaire, soit pour le maintien de sa liberté, soit pour l'entière conservation de son territoire, dont le démembrement devait être le prix de cette conjuration royale...¹⁵»

De cette déclaration de Talleyrand en 1792 viendra la paix d'Amiens en 1802, les traités d'alliance entre les deux pays de 1815 et 1834, ainsi que « l'entente cordiale » de 1904 et l'adhésion du Royaume-Uni à l'Union Européenne en 1973 !

¹⁵ <http://www.le-prince-de-talleyrand.fr/memoireconvention.html>; Jean Orioux, Talleyrand ou le sphinx incompris (Paris: Flammarion, 1970) pp. 197-198; Waresquiel, op.cit., p. 169 ; Harris, op.cit., pp. 71-72.

Ce fut aussi au théâtre, pendant ses années d'exil à Londres, qu'un homme l'a regardé avec une curiosité effrontée. Demandé la raison, l'homme a dit que «Cela vous gêne, monsieur, un chien peut bien regarder un évêque ». « Comment savez-vous que je suis évêque, » a répondu calmement Talleyrand...¹⁶

Amis anglais et relations anglaises

Peut-être avait-il rencontré le grand Pitt déjà en 1783 ; c'est du moins ce qu'affirment Orioux et Pieczenik.¹⁷ William Pitt, temporairement en dehors du gouvernement anglais, est venu à Reims pendant quelques mois pour mieux apprendre le français.¹⁸ Mais Pitt était conservateur et Talleyrand avait plutôt des idées libérales, ce qui veut dire que ses meilleurs amis anglais appartenaient plutôt au parti Whig. Il a fait la connaissance de William Petty (1737-1805) déjà en septembre 1783 quand celui-ci est venu à Paris dans sa capa-

¹⁶ Eric Schell, Talleyrand en verve: mots, propos, aphorismes (Paris: Éditions Horay, 2002), p. 107 ; Louis Thomas, L'esprit de M. de Talleyrand, anecdotes et bons mots (Paris: Les bibliophiles fantaisistes, 1909), p. 28.

¹⁷ Orioux, op.cit., p. 126; Steve Pieczenik, My beloved Talleyrand (New York: iUniverse, 2005) p. 63.

¹⁸ William Pitt le jeune (1759-1806) a démissionné comme ministre des finances en mars 1783 avant de devenir premier ministre en décembre 1783 à l'âge de 24 ans.

cité de premier ministre pour signer le traité de paix avec les États-Unis. Après sa chute et son remplacement par Pitt, il fut fait le premier marquis de Lansdowne. En 1792, il avait espéré – en vain – que la mort du roi George III lui rendrait sa position de premier ministre, étant donné que le futur roi George IV avait des opinions Whig et était un ennemi invétéré de Pitt. Dans ses Mémoires (I, p. 225), Talleyrand le caractérise comme « un homme d'un esprit très élevé et d'une conversation vive et abondante. » Il a perdu sa position, disait Talleyrand, parce qu'il détient cette « finesse avec laquelle, en Angleterre comme en France, on éloigne tous les gens dont on craint la supériorité... » Il semblait plutôt parler de lui-même !

Dans sa longue vie, Talleyrand a fréquemment fait marier ses enfants et neveux/nièces aux enfants de ses amis proches (Castellane, Montmorency, Noailles,...). Ainsi il n'est pas



étonnant que le petit fils de Lansdowne, le quatrième marquis Henry Petty-Fitz Maurice (1816–1866), épousera en 1843 la petite fille de Talleyrand, Emily de Flahaut (1819–1895), fille aînée de son fils Charles de Flahaut.¹⁹ Leur fils avec le même nom que son père, le cinquième marquis Lansdowne (1845–1927), fut ministre britannique des affaires étrangères entre 1900 et 1905 et fut celui qui a négocié et signé l'entente cordiale entre la France et la Grande Bretagne en 1904. Son arrière-grand-père Charles-Maurice en aurait été très content ; le traité suivait les mêmes lignes que la Quadruple Alliance que lui-même avait fait en 1834 (voir ci-dessous). Ses descendants vivent encore en Grande Bretagne comme, entre autres, marquis de Lansdowne, comte Shelburne et vicomte Fitz Maurice.²⁰

C'était via Lansdowne et parfois à sa propriété Bowood à proximité de Bath que Talleyrand faisait la connaissance d'autres politiciens Whig comme George Canning et

Charles Fox. Leur amitié commune fortifierait sans doute son admiration pour l'Angleterre et facilitera les négociations entre la France et l'Angleterre dans les années à venir.²¹

Les bonnes relations entre Talleyrand et les politiciens clairement Whig comme Lansdowne, Canning et Fox continuaient après son retour en France en 1796 et pendant son temps comme Ministre des Relations extérieures (comme le ministère fut appelé sous le Directoire, le Consulat et l'Empire). Ils ont envoyé leurs lettres à une certaine « Madame Smith » chez un des assistants de Talleyrand, M. Laborie, Rue de Bac, où se trouvait le ministère. Au début du Consulat, Napoléon a plusieurs fois ordonné à Talleyrand – sans grand succès – de cesser de recevoir du courrier de l'Angleterre ainsi que de recevoir et faire suivre aux amis des journaux anglais.²²

Une autre intermédiaire aux Anglais fut une cer-

21 George Canning (1770–1827) fut à ce temps-là encore Whig avant qu'il ne « crossed the line », devenant un partisan ardent de Pitt. Après la mort de ce dernier il retourna au parti Whig comme ministre des affaires étrangères dans le ministère du duc de Portland. Il fut aussi brièvement premier ministre juste avant sa mort.

22 Michel Poniatowski, *Talleyrand et le consulat* (Paris: Librairie Académique Perrin, 1986) p. 146; Émile Dard, *Napoléon et Talleyrand* (Paris: Librairie Plon, 1935) p. 54.

taine Catherine Grand que nous pourrions peut-être voir comme Anglaise, parce qu'elle possédait un passeport anglais (ainsi qu'un danois et un néerlandais...)²³ Dès sa première mention comme hôtesse d'un dîner officiel au ministère le 3 septembre 1797, elle lui a servi comme messagère ainsi que comme espionne pendant quelques années. Revenue en France de l'Angleterre déjà en juin 1797 (au plus tard), elle a continué à écrire à son ex-amant, le vicomte Emmanuel de Lambertye, resté à Londres. Lui était en contact avec un certain Mr. Robert Smith, employé du ministère des finances et un intime du premier ministre Pitt. Dans une lettre de mars 1798, interceptée par la police française, elle a écrit : «...Piédcourt [sic !] est plus amoureux que jamais, il m'obsède du matin au soir... Piédcourt me parle mariage depuis quelques jours, il espère, dit-il, mettre un sceptre à mes pieds. Le public le suit sur les rangs pour le Directoire. S'il y parvient, je l'épouse. Jusque-là, je promets et je profite... » Il faut ajouter qu'elle est probablement déjà enceinte grâce à « Piédcourt », la date de naissance de la future Charlotte (alias Élixa Alix Sara) étant vraisemblablement en

23 Elle est bien présentée dans « Le Courrier du Prince », N° 5, Janvier 2013.

19 Comte Charles de Flahaut (1785–1870) a épousé la riche héritière Margaret (Meg) Elphinstone, fille d'amiral écossais vicomte Keith, avec laquelle il eût cinq filles.

20 On trouve les descendants de Talleyrand par Charles de Flahaut jusqu'à la huitième et présente génération sur <http://worldroots.com/brigitte/famous/talleyrand-perigord-desc.htm>

août 1798.

Cette femme était belle comme un ange mais décidément pas bête comme elle est habituellement décrite (« je suis d'Inde... »). Tout était un subtil camouflage avec l'accord de son nouvel amant, le ministre, son futur époux. Et c'était probablement grâce à elle que Talleyrand a pu avertir les Anglais que la flotte de Napoléon avait pour but l'Égypte et pas l'Angleterre.²⁴ Grâce à cette information, le chef de la flotte anglaise dans la Méditerranée, lord Saint-Vincent, a laissé passer les vaisseaux français sans les importuner (mais ordonné à Nelson de les détruire à Aboukir après le débarquement de l'armée française). Dans la flotte se trouvait aussi le futur amiral Sir William Sidney Smith, un ami intime de Talleyrand depuis les années à Londres, qui fut l'acteur le plus important en empêchant Napoléon de prendre St-Jean-d'Acre. À Sainte-Hélène, Napoléon dira de lui « cet homme m'a fait manquer ma fortune... ».²⁵

L'ambassadeur

Talleyrand ne reverra Londres

24 Waresquiel, op.cit., p. 257. Sur sa page 244, Waresquiel cite aussi une lettre de la main de Catherine où elle évoque « l'affaire d'Égypte... mise sur pied au bénéfice de nos amis anglais. »

25 Emmanuel de Las Cases, Le Mémorial de Sainte-Hélène, Tome 1 (Paris: PTS Histoire 2011, à l'origine 1823), note du 29 août 1816.

qu'en 1830, plus d'un tiers de siècle après son expulsion en 1794. Les circonstances étaient alors troublantes, avec une menace de guerre entre la France et les Pays-Bas après la révolte bruxelloise du 25 août, inspirée par la révolution française de juillet. La Belgique (comme le Luxembourg) a été attribuée aux Pays-Bas au congrès de Vienne malgré leurs différentes histoires, cultures, langues et religions. La révolution fut reçue avec joie à Paris, où beaucoup, surtout côté bonapartiste, rêvaient de rétablir la domination française sur l'ancien comté de Flandre, une des six pairies originales de la France médiévale. L'Angleterre de son côté avait promis de venir en aide aux Hollandais pour empêcher qu'Anvers, alors le meilleur port d'Europe, ne devienne français.

Même avant la révolte belge, on avait reconnu en France le besoin d'envoyer à Londres une personne bien connue et estimée par les Anglais pour apaiser l'appréhension anglaise concernant les principes de légitimité créée par la révolution de juillet. Et qui pourrait être mieux placé comme ambassadeur que Talleyrand, connu pour son pacifisme ainsi que par son anglomanie et qui avait des bonnes relations avec le premier ministre britannique Wellington ainsi qu'avec d'autres hommes politiques anglais. Il a fait la connaissance de Wellington déjà à Vienne où

celui-ci a remplacé Castle-reagh comme ambassadeur au Congrès. Après Waterloo et la défaite française, Wellington a choisi (comme le tsar Alexandre en 1814 !) de dîner chaque soir au restaurant le plus réputé à Paris, l'hôtel Saint-Florentin de Talleyrand. Et même après une bagarre publique entre les deux, devenue célèbre, concernant les objets d'art volés pendant les guerres que la France doit retourner, ils ont préservé leur amitié. Amis aussi malgré le fait que Wellington était ultra-conservateur, alors que Talleyrand devient au contraire de plus en plus libéral au cours de sa vieillesse.²⁶

Déjà le 24 septembre (1830), Talleyrand est arrivé en Angleterre comme nouvel ambassadeur. Il est respectueusement accueilli à Douvres par le fils de Wellington et aux coups de salut. Les Anglais le traitent comme un vieil ami, une légende populaire, les gens ordinaires soulevant leur chapeau lorsque son carrosse passe ; ils l'appellent « Old Tally. » Les bâtiments où il a habité sont encore marqués (voir photo). Grâce à ses amis anglais, il devient bientôt membre du prestigieux « Travellers Club », 106 Pall Mall. Connaissant sa mauvaise jambe et sa diffi-

26 Arthur Wellesley, premier duc de Wellington (1769-1852), appelé le « Duc de Fer », fut premier ministre de la Grande Bretagne de janvier 1828 jusqu'à novembre 1830 et encore en 1834.

culté à monter les escaliers, le club fait installer une rampe, encore visible aujourd'hui (voir photo).²⁷

Une semaine après son « bon oncle », Dorothee de Courlande, duchesse de Dino, arriva avec leur fille Pauline, maintenant 10 ans, afin de jouer le rôle d'hôtesse élégante, polyglotte et éclairée qu'elle avait déjà joué au Congrès de Vienne quinze ans plus tôt. Aussi anglophile que Talleyrand, elle a accueilli Wellington à Paris en 1815 avec une embrassade, geste mal apprécié par ses compatriotes. Maintenant, ce geste sera peut-être remémoré et



TALLEYRAND ET SA NIÈCE,
LA DUCHESSE DOROTHÉE DE
DINO,
À LONDRES. ARTISTE INCONNU.

utilisable. Pendant leurs années ensemble, elle est devenue sa jumelle intellectuelle, connaissant parfaitement ses pensées et ses expressions, indispensable comme spar-

²⁷ <http://www.thetravellersclub.org.uk/club/>.



Juniper Hall, Surrey

ring-partner en choisissant les mots optimaux dans une lettre ou un discours. En effet, la déclaration donnée par Talleyrand auprès du roi William IV a été écrite par Dorothee. Avec quelques mots bien choisis, elle a réussi à éteindre toute critique contre le nouveau régime en France. Disant que le roi anglais venait « de l'illustre maison de Brunswick [Braunschweig en allemand] », elle a voulu dire que cette maison, ainsi que la maison d'Orléans, était une branche cadette de Stuart ou Bourbon mais régnait tout de même à présent. Toute critique côté anglais sur la légitimité de Louis-Philippe sera à l'avenir éteinte. La dépendance de son « oncle » sur elle fut un sujet bien apprécié des caricaturistes (voir caricature).²⁸

Le nouvel ambassadeur fran-

²⁸ Duchesse de Dino, *Chronique de 1831 à 1862* (Elibron Classics, 1909, 2006) pp. 399-400.

çais à réussi à Londres beaucoup plus vite qu'à Vienne en 1814 à établir la parité de la France avec les autres Grands États. Comme geste unique à une unique personne, Talleyrand est devenu le président du congrès lorsqu'il l'ouvrit le 4 novembre, malgré le fait que les sessions eurent lieu dans le ministère des affaires étrangères britannique. Mais, né en 1754, les autres participants avaient trente ou quarante ans de moins que lui, lui qui avait été ambassadeur déjà il y a quarante ans en 1792 : de l'Autriche, prince Paul Esterházy (1786–1866), de l'Angleterre, George Hamilton-Gordon, lord Aberdeen (1784–1860), de la Russie, Andrzej Matuszewicz (1796–1842), comte polonais en service russe, de la Prusse, Heinrich Freiherr von Bülow (1792–1846). Étant donné ses convictions et ses amitiés, la chute de Wellington en novembre et son remplacement par le Whig, Earl Grey, a plutôt

facilité son travail.²⁹ Le « Lord president of the council » dans le gouvernement de lord Grey était Henry Petty-FitzMaurice, troisième marquis de Lansdowne (1780–1863), fils de son vieil ami.

Les succès de la combinaison de la conversation de Talleyrand, le charme de Dorothée et la dextérité de son cuisinier ne tardaient pas à donner des résultats. Le 18 décembre, le



L'ESCALIER DANS LE TRAVELLERS CLUB, 106 PALL MALL, [HTTP://WWW.THETRAVELLERSCLUB.ORG.UK/](http://www.thetravellersclub.org.uk/)

congrès se mit d'accord sur la souveraineté belge. Léopold de Saxe-Cobourg-Gotha (1790–1865) fut élu comme

²⁹ Charles Grey, deuxième earl Grey (1764–1845) fut premier ministre de novembre 1830 jusqu'à juillet 1834.



AKG IMAGES
1FK-208-M1-2007

roi des Belges en juillet 1831.³⁰ Le maire de Londres, voulant célébrer la paix, a donné un grand dîner où Talleyrand fut l'unique non-Anglais invité. Son seul problème durant cette période fut ses relations avec son propre fils, Charles de Flahaut, membre de sa délégation. Il a même commencé à le vouvoyer dans ses lettres.³¹ Comme bonapartiste ardent, Flahaut n'a pas accepté que la France perde toute influence sur la Belgique, préférant une division du pays entre la France, l'Angleterre (qui recevrait Anvers), les Pays-Bas et la Prusse. Sa femme, Meg, a également vu en lui l'ambassadeur de la France plutôt que son père. Elle aura raison, mais il lui faudra attendre jusqu'à 1860 ! Heureusement, père et fils se sont réunis avant la mort du premier.

Le 22 avril 1834 est signée à Londres la plus grande œuvre

³⁰ Veuillez voir « Talleyrand, l'indépendance de la Belgique et l'avènement de la dynastie Saxe-Cobourg », dans « Le Courrier du Prince », n° 4, Janvier 2012.

³¹ Veuillez voir les lettres entre eux sur http://www.charles-de-flahaut.fr/lettres/lettres_talleyrand.htm et <http://www.le-prince-de-talleyrand.fr/correspondanceflahaut.html>

de la vie de Talleyrand, la Quadruple-Alliance entre la France, la Grande Bretagne, l'Espagne et le Portugal. L'hostilité entre la France et l'Angleterre depuis presque 700 ans est enterrée pour toujours. Le 11 novembre, il est finalement devenu retraité à l'âge de plus de 80 ans, en refusant les offres du roi de devenir soit premier ministre soit ambassadeur à Vienne. Sa seule excuse fut « Mme de Dino ne le voudrait pas », probablement la seule fois dans sa vie entière qu'il s'est peut-être laissé dominer par une femme.³² Mais quelle femme (voir peinture) !

■ Johan A LYBECK

³² Duchesse de Dino, op.cit., p.237.